

Présentation. Les nouveaux objets de la sociologie

Jean-François Côté, Svetla Koleva and Marc-Henry Soulet

Number 59-60, Fall 2015, Winter 2016

Les nouveaux objets de la sociologie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1036782ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1036782ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Athéna éditions

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Côté, J.-F., Koleva, S. & Soulet, M.-H. (2015). Présentation. Les nouveaux objets de la sociologie. *Cahiers de recherche sociologique*, (59-60), 7–15.
<https://doi.org/10.7202/1036782ar>

Présentation

Les nouveaux objets de la sociologie

JEAN-FRANÇOIS CÔTÉ, SVETLA KOLEVA ET MARC-HENRY SOULET

Ce numéro double des *Cahiers de recherche sociologique* revêt un caractère particulier : il a été préparé en vue du XX^e Congrès de l'*Association internationale des sociologues de langue française* (AISLF), qui se tient en juillet cette année à Montréal sur le thème « Sociétés en mouvement, sociologie en changement » ; c'est dans cette perspective que la thématique retenue ici, soit celle des « Nouveaux objets de la sociologie », s'y articule, selon une volonté d'interroger la discipline dans une perspective où ses intérêts l'amènent, ou non, à réévaluer ses orientations fondamentales. Mais ce numéro est également spécial sous un autre angle, puisqu'il marque le 33^e anniversaire de la revue, fondée au Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal en 1983, et constitue le 60^e numéro à paraître dans cette série.

Lors de la parution du tout premier numéro des *Cahiers de recherche sociologique*, Michel Freitag, qui en était le premier directeur, avait avancé dans une note préliminaire que la revue se présenterait « comme une collection de volumes thématiques qui ne chercheront à afficher aucune sorte d'inspiration théorique, méthodologique ou politique uniforme », ajoutant : « Quel que soit le thème qu'ils aborderont, leur seule convergence sera de viser à mettre en rapport les préoccupations de la recherche spécialisée avec le désir d'une meilleure compréhension des transformations de la société

contemporaine»¹. Insistant sur la dynamique d'échange, de collaboration et de confrontation où se rejoignaient des préoccupations tant théoriques que pédagogiques, tant des efforts de recherche que des soucis vis-à-vis des questions et enjeux de toutes sortes posées par l'évolution de la société, Freitag avançait qu'il s'agissait d'abord pour cette revue «[d']apporter une contribution à cette dynamique de diversification et d'ouverture, où chaque tendance originale parvient à renforcer son identité», et mettait ainsi l'accent sur «le développement d'une réflexion sur l'ensemble de la société et son devenir²». En concluant que les *Cahiers de recherche sociologique* «serviront de véhicule à une réflexion cumulative qui ne voudrait s'écarter d'avance d'aucune contradiction ni exclure aucune polémique», Freitag appelait ceux-ci à devenir un lieu de débats, de ressourcements et de propositions sociologiques dont l'horizon ultime était cette participation aux questionnements de notre monde³. Trente-trois ans plus tard, et au travers d'une évolution où de nombreux défis de toutes natures ont été relevés, nous pouvons dire que les *Cahiers de recherche sociologique* ont certainement répondu à cet appel d'une manière originale et singulière. Et le présent numéro voudrait en fournir un exemple éloquent.

La thématique des «nouveaux objets de la sociologie» est issue d'un pari audacieux, lancé au sein du milieu de la sociologie francophone internationale: celui de s'interroger sur la manière par laquelle de tels «objets», dont la nouveauté elle-même est d'ailleurs à définir, sont susceptibles de fournir à la discipline sociologique des orientations nouvelles ou des réorientations significatives – tel que le stipulait l'appel à contributions. Il s'agissait d'un défi de taille lancé aux auteur-e-s, puisque l'on se devait à partir de là de tenter de mesurer non seulement ces nouveaux objets eux-mêmes, mais tout autant la manière par laquelle ceux-ci entraînaient, réflexivement, une obligation de questionner certains principes épistémologiques, théoriques ou méthodologiques mis en œuvre sur le plan analytique. Ce défi semblait nécessaire si l'on voulait arriver à envisager comment s'arriment les transformations sociales et sociétales actuelles avec l'évolution de la sociologie.

Plus de cent ans après son essor au sein des nouvelles disciplines scientifiques émergeant du tournant des XIX^e et XX^e siècles, il semblait en effet que l'on pouvait s'interroger sur cet arrimage entre une discipline et nos sociétés,

1. Michel Freitag, «Pourquoi ces Cahiers?», *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 1, n° 1, 1983, n.p.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.* Par ailleurs, Freitag lui-même allait dans ce même numéro avancer des propositions assez radicales et polémiques, dans ce qui deviendra chez lui par la suite le développement d'une œuvre sociologique considérable – voir Michel Freitag, «Ontologie et sciences humaines. Réflexions sur la violence de la méthode et le respect de la société», *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 1, n° 1, 1983, p. 103-127.

dont l'évolution ne cesse de susciter des interrogations : la sociologie tient-elle une place privilégiée dans cette évolution, et peut-elle (encore) prétendre apporter des éclairages significatifs à ce mouvement d'ensemble issu d'une volonté collective de réfléchir la société d'une manière autonome, autocritique et scientifique ? Peut-elle contribuer, de manière proprement autorisée, à donner au moins des repères probants quant aux transformations sociales en cours et aux défis, nombreux, auxquels font face nos sociétés ? Si oui, comment ? Doit-elle, pour ce faire, se remettre en question ? Comment envisage-t-elle sa propre évolution, du point de vue des possibilités analytiques qui sont les siennes ? Son corpus d'avancées théoriques doit-il être entièrement renouvelé ? Ses bases épistémologiques doivent-elles être réexaminées ? Ses nombreuses orientations méthodologiques doivent-elles être encore multipliées, ou au contraire soumises à un regard plus circonspect, visant à en redéfinir les visées, les techniques et les pratiques ? Et les « objets » qu'elle rencontre dans son projet de connaissance sont-ils susceptibles de contribuer à la transformation effective de celui-ci, dans le corps d'une interrogation à l'égard de sa constitution disciplinaire ?

C'est à de telles questions que s'ouvrait la thématique des nouveaux objets de la sociologie, et c'est au défi d'y répondre que se confrontaient les auteur-e-s. Et ce défi redoutable, lancé dans la communauté internationale de la sociologie francophone, était aussi redoublé par l'exigence, formulée au départ, de présenter des vues schématiques ou programmatiques, par le biais d'articles courts – susceptibles ainsi d'annoncer ou d'ouvrir des perspectives, sans doute davantage que de les faire aboutir entièrement. Si un des enjeux de ce numéro était bien de parvenir à offrir un certain panorama du développement actuel de la discipline, selon des orientations diverses et novatrices, nous croyons que les articles qui le composent vont bien dans ce sens, et nous invitent par conséquent à une traversée intéressante des travaux qui se mènent présentement dans la sociologie du monde francophone – sans pour autant, bien évidemment, épuiser le sujet.

Yves Bonny, qui signe le premier article de ce numéro, présente certainement une position qui touche directement au cœur de cette problématique, en interrogeant la *singularité* comme objet de la sociologie ; revenant au fait que la sociologie, comme discipline scientifique, s'est dès le départ confrontée au problème – sinon au dilemme – d'une orientation susceptible de parvenir à énoncer des *lois* de la vie sociale tout en parvenant à la reconnaissance des *cas* soustraits à l'emprise de telles lois, Bonny soumet la spécificité de la singularité individuelle, celle des dynamiques actionnelles et interactionnelles, de même que la singularité historique, à cet examen susceptible de

permettre à la sociologie de les intégrer dans sa perspective analytique. Il s'agit pour lui à ce moment d'un gain permettant de reprendre à nouveau le problème d'articulation entre singularité, particularité, généralité et universalité, en pleine reconnaissance de la complexité de la vie sociale, relayée plus adéquatement ainsi sur le plan sociologique.

En prenant de son côté la question de l'*individuation* comme dynamique sociale, Michel Messu s'interroge quant à lui sur l'évolution, au sein de la sociologie française en particulier, d'une espèce de destin analytique qui, d'Émile Durkheim à Bernard Lahire, en passant par Pierre Bourdieu, a permis la reconnaissance de plus en plus marquée d'un processus social; il ne fait pas de doute à ses yeux en effet que la sociologie a suivi ainsi, dans sa plus grande capacité à saisir les diverses facettes de l'individuation sur le plan social, une logique sociale et historique qui fait une place toujours grandissante à l'individu – mais a-t-elle pour autant su saisir la logique ou le «sens objectif» que contenait cette évolution? La sociologie qui fait sienne la question de l'individualité n'est pas simple, ou en tout cas, pas si simple qu'elle en a l'air du point de vue de la stricte empiricité à laquelle elle semble céder souvent la place, sous le couvert de l'«évidence», et c'est de ce point de vue qu'elle continue de susciter la réflexion en sociologie, de l'individu *stricto sensu* au *sujet* individuel.

C'est ce que soulève Gérard Amougou, en inscrivant sa réflexion sur le *sujet individuel* dans le cadre disciplinaire de la sociologie et en tant que catégorie centrale d'un mouvement historique lié à la modernité, dont nous voyons les bifurcations produire une interrogation sur les avatars de ce sujet individuel au sein de la postmodernité; les défis qui se présentent alors à la sociologie sont ceux qui lui permettent de repenser ce rapport à la modernité, de s'ouvrir à des contributions interdisciplinaires permettant de dépasser les limites de la discipline, tout en parvenant à reconnaître des formes expressives de la subjectivité individuelle qui sortent de son acception strictement occidentale.

C'est donc bien à propos que, à la suite de ce premier bloc d'interrogations, David Mofette présente une réflexion sur les *frontières*, du point de vue d'une sociologie pragmatique. C'est dans la mouvance contemporaine que peuvent en effet être appréhendées les frontières (géopolitiques, culturelles, etc.) moins comme lieux que comme pratiques, à savoir moins dans leur fixité apparente que dans leurs mouvements; à partir d'exemples comme l'immigration, un des phénomènes contemporains les plus saillants de ce début de XXI^e siècle, se déploient le jeu de la distance sociale et spatiale, de même que celui des juridictions – manières de signaler que les repères

subjectifs et objectifs sont mis en scène dans une analyse sachant, ou devant, remettre en cause les catégories sociales qu'elle rencontre. Une réflexion en quelque sorte parallèle est inscrite par Stéphanie Vincent-Geslin et Jean-Yves Authier au sujet des *mobilités quotidiennes*, celles-là qui, à l'écart des plus grands mouvements, dessinent pourtant les activités des populations de nos sociétés. Absente pendant plusieurs décennies de la sociologie francophone alors qu'elle proliférait en particulier dans la sociologie étatsunienne, d'abord, puis anglaise, la réflexion sur les mobilités quotidiennes traverse les thématiques du mode de vie, de la ville, du transport, du travail, voire de la vie familiale, en réinterrogeant les modes de socialisation qui lui sont associés. En inscrivant des dispositions allant jusqu'à la motilité, les mobilités quotidiennes trouvent donc un ancrage au plus profond dans la réalité sociale contemporaine, et cela, non sans soulever des enjeux à l'égard des possibilités et impossibilités sociales qu'elles déterminent ainsi, du point de vue de la mobilité ou de la stratification sociale.

Danilo Martuccelli prend de son côté appui sur les *régimes de réalité* pour revenir sur les modalités sociales de contrainte et d'habilitation des pratiques, ou plus précisément, pour lui, de l'action sociale. De Parsons à Durkheim, le balisage des normes de l'action sociale s'est traduit en effet dans une capacité sociologique à reconnaître les possibilités à l'acteur, mais selon des modèles où l'élasticité de la vie sociale n'était sans doute pas justement reconnue ; le détour par l'imaginaire, qui prend à rebours les contraintes de la réalité, invite au contraire à considérer les possibilités de ce travail des limites de la vie sociale – telles qu'elles apparaissent notamment par le truchement de la réalité économique – mais il permet tout autant de s'interroger sur les possibilités de dépassement de ces limites, tant sur les plans historique qu'idéologique, puisque ce sont sur de tels repères que tablent les régimes de réalité.

L'évolution dans un sens précis de cet aspect des choses trouve un écho du côté de l'analyse que présentent Timo Giotto et Jens Thoemmes de la *capitalisation du temps de travail*, comme manière éminemment contemporaine d'envisager le calcul au sein de l'engagement professionnel, dans son accouplement aux visées de l'individualisation des temporalités. Les politiques d'administration du temps de travail mises en œuvre par les entreprises contemporaines condensant les rapports temps-individu-salaire ont joué de manière déterminante dans le renversement des normes héritées des siècles précédents, et cela a permis non seulement une exacerbation de ces rapports, mais également l'apparition de nouvelles catégories sociales et analytiques (comme celles de surtravailleurs, d'optimisateurs, de concepteurs de projets, et de sceptiques). Cette tendance à la monétisation du temps se pose pour

eux, en scellant des déterminations spécifiques et en ouvrant des possibilités à une certaine autonomie temporelle, comme dynamique de décomposition et de recomposition dans les suites de la société industrielle.

L'article qui suit, de Philippe Longchamp, Kevin Toffel, Felix Bühlmann et Amal Tawfik, se penche sur le travail au sein de la profession d'infirmière, du point de vue de la *sociologie de l'innovation* et de l'imagination sociologique. À partir d'une enquête par questionnaire, et structuré par la théorie bourdieusienne des champs, leur article avance que se répartissent des positions et rapports de force selon l'établissement des types de capitaux symboliques (infirmier vs médical), en fonction d'une topographie bien spécifique où ressortent les inégalités sous formes de domination. L'examen de cet échantillon, en provenance de Suisse, quadrillé par une recherche quantitative et qualitative, mesure ainsi l'applicabilité de la théorie bourdieusienne, sans la remettre en cause, mais en prétendant aussi jeter un éclairage novateur sur les ouvertures futures qu'elle permet.

Marcelo Otero et Johanne Collin, dans leur article sur la *déviance conformiste*, veulent quant à eux mettre en évidence comment l'usage des *smart drugs* et, plus largement, le déploiement de la pharmaceuticalisation contemporaine servent d'indicateurs au développement de ce qu'ils appellent les *insiders* – en référence inversée bien sûr aux fameux *outsiders* d'Howard Becker. Cette nouvelle figure, analysée ici dans le contexte d'une médicalisation de l'ordre social assurée par une pharmacopée toute en précision sur le plan psychoactif, permettant d'agir dans des contextes spécifiques (études, travail, etc.), est présentée par les auteurs comme forme idéal-typique en combinant des traits de conformité à l'ordre normatif, en termes de buts et d'accomplissements, avec des techniques et des connaissances spécifiques à visée d'efficacité opératoire. Cette « bonne déviance » s'intègre dans le paysage compétitif du monde contemporain d'une manière qui sanctionne à la fois la bonne marche de ce dernier et les incartades stimulantes des individus à son égard.

Jean-Louis Derouet se penche de son côté sur un autre aspect de cette compétition sociale, en examinant à nouveaux frais la *formation des élites* dans le contexte français, telle qu'elle ressort toutefois du contexte contemporain de réorientation des formations dans une perspective de compétition internationale. Par-delà le républicanisme et le projet compréhensif de l'après-guerre, l'éducation s'ouvre, dans la foulée des politiques néolibérales, sur une nouvelle donne qui inscrit les impondérables de la mondialisation, dont les réalités multiculturelles et multiethniques qui posent notamment le défi de l'intégration. Mais tiraillée entre ces exigences et celles des mouvements prônant l'ouverture des marchés (celui de l'éducation comme les

autres), de même qu’avec les impératifs d’une cohérence politique, particulièrement dans le cadre européen unifié, la place des élites se voit disputée par un contexte social qui polarise les inégalités sociales et ne correspond plus tellement à un arrimage avec la classe moyenne qui lui avait donné pendant longtemps, sinon ses justifications, du moins ses principales assises – relançant un enjeu analytique pour une sociologie capable d’intégrer tous ces éléments dans une synthèse satisfaisante de la question.

En renvoyant à un univers qui est devenu, en apparence, un nouvel *universum*, soit celui des « nouvelles technologies de l’information et de la communication », Francis Jauréguiberry propose, pour sa part, dans son article, de passer d’une sociologie des usages, qui a balisé initialement ce terrain analytique, à une sociologie de l’*expérience*, qu’il qualifie d’« hypermoderne ». En faisant jouer une interrogation sur ce que devient cette expérience dans le contexte actuel, où apparaissent trois logiques distinctes et complémentaires de rapport aux technologies réticulaires, de compétition et de concurrence à valeur utilitaire, ainsi que d’autonomie et de distance d’un point de vue subjectif individuel, il met l’accent sur les possibilités de renforcement qu’offre ce contexte à l’expérience hypermoderne, notamment et en dehors d’autres effets, dans les termes de reconnaissance réciproque des subjectivités qu’elle appelle. Sébastien Kapp évalue quant à lui le *jeu* – et plus particulièrement le « jeu de rôle grandeur nature » – à travers une analyse qui le situe au carrefour des études ludiques, de la sociologie en général, et du dialogue des disciplines ; à ses yeux, ce type de jeu devient ainsi pratiquement un nouveau mode d’interaction, à la frontière entre fiction et réalité, qui peut même faire intervenir l’analyse sociologique en tant qu’étude de fiction active dans un contexte où l’observation participante est relayée par la narratologie, où l’univers du jeu traverse littéralement la réalité actuelle.

C’est un questionnement de nouveau parallèle à ce dernier qui apparaît avec l’article de Myriame Martineau, Giuliano Tierno de Siquiera, Soazig Hernandez et Annabelle Ponsin, portant sur le renouveau du *conte* et de l’*oralité* dans et pour l’analyse sociologique. À partir des contextes brésiliens, québécois et français, où fait résurgence la tradition du conte oral selon des modalités différentes où la tradition culturelle fait dispute au cadre performatif contemporain, se fait jour une interrogation sur la place de cette forme d’expression au sein du discours social, de l’espace public, dans ses rencontres avec l’horizon de l’information et des divers discours au travers de rapports de pouvoir complexes. Astrid Tirel, dans son article portant sur l’analyse de la dramaturgie autochtone, pousse encore davantage dans cette direction d’une interrogation sur les capacités de la sociologie de se

confronter au contenu spirituel des expressions théâtrales issues des communautés amérindiennes au Canada. Dans la perspective d'une compréhension plus approfondie de ces expressions, elle avance que c'est du point de vue d'une plus grande pénétration des savoirs traditionnels que se trouvent des enseignements pour la sociologie, susceptibles de la faire s'ouvrir sur le plan cognitif, normatif et expressif à des réalités sociales, historiques et culturelles inédites, parce que trop longtemps refoulées.

Pascale Bédard, dans son article sur l'*ethos*, revient quant à elle sur cette catégorie à la fois fondamentale et pourtant oubliée, pour interroger à nouveaux frais ses significations; à partir de son application dans une analytique du travail artistique contemporain, l'*ethos* retrouve une consistance qui le situe au-delà des conceptions usées de la pratique artistique souvent logée encore aux enseignes soit du « génie » ou de l'« industrie », pour recomposer les multiples dimensions qui sont à l'œuvre dans l'engagement des artistes vis-à-vis de leur art, d'eux-mêmes, de leurs communautés et du monde contemporain.

Les deux derniers articles du numéro nous entraînent sur des voies assez différentes: Monique Hirschhorn, de son côté, s'interroge sur la capacité de la sociologie de suivre le *mouvement* des sociétés, en fonction de la capacité de la discipline sociologique d'en définir les contours, à partir du cas français depuis l'après-guerre; elle fait état d'un foisonnement de travaux qui ont balisé la manière d'appréhender les transformations sociales profondes et étendues, en remarquant ce qui fait saillie par le détour proposé par le cas français, soit un contexte adéquat, des méthodes empiriques valables et une capacité à remettre en question des orientations établies – passant d'un structuralisme génétique à des approches résolument historiques.

Frédéric Lemarchand, finalement, en proposant un itinéraire d'anthropologue à Tchernobyl, fait jouer une évaluation de la *catastrophe* dans les registres de l'imaginaire et du réel qui table sur des entretiens avec des interlocuteurs sur le terrain d'un des plus importants désastres technologiques et écologiques à avoir frappé le monde; marquant notre époque comme une entrée dans une nouvelle ère où c'est le destin humain, dessiné, réalisé et subi par les êtres humains dans leur propre volonté de faire le monde à leur image, la catastrophe découvre soudainement la figure de l'inhumain sous les travers des risques techniques et technologiques qui menacent populations et nature. Révélant des caractères de monstruosité et de sacralité, ces nouvelles données de notre univers humain renvoient en somme à ce qu'il y a aussi de plus profond en nous – et c'est du point de vue de la sociologie

que ce diagnostic secoue tout autant la discipline, pourrait-on croire, dans ses fondements.

Ce tour d'horizon, à parcourir dans le rassemblement d'articles que présente ce numéro, pourrait apparaître éclectique, voire peut-être même éclaté ; dans un sens, cela faisait partie du risque initial ouvert par le pari de lancer une telle interrogation sur les nouveaux objets de la sociologie au sein de la communauté internationale des sociologues de la francophonie, en leur demandant comment ces nouveaux objets affectaient la discipline dans ses bases ou ses orientations fondamentales. Le pari a-t-il été gagné ? En ressort-on avec des idées claires sur la manière dont la sociologie est affectée par les nouveaux objets soumis à son analyse ? Ce sera à chaque lecteur et lectrice d'en décider.

Il serait présomptueux pour nous, surtout à partir de ce trop bref et schématique regard porté au contenu des propositions analytiques avancées par les auteurs (qui ne leur rend pas suffisamment justice), de présenter un jugement global et définitif, et nous ne pouvons que souhaiter que les articles rassemblés ici pourront susciter des discussions et entraîner la réflexion sociologique sur des sentiers susceptibles de faire paraître sa pertinence, constante ou renouvelée. S'il en était ainsi, les *Cahiers de recherche sociologique* auraient bien poursuivi leur projet, qui est avant tout de permettre de telles explorations sociologiques.

Il faut ajouter en terminant qu'à l'heure où les défis de la publication scientifique – en langue française notamment – et de l'édition numérique paraissent reconfigurer entièrement le champ de la recherche, en bouleversant entièrement ses possibilités – particulièrement en termes de libre accès – il est plus que jamais opportun de voir comment le développement de la publication en sociologie trouve son sens dans les interrogations générales de la discipline elle-même, dans ses rapports avec nos sociétés. Il s'agit en effet d'une conjoncture unique, où se pressent de nombreuses questions dont les échos se réverbèrent ici, en même temps qu'ils rejoignent la discipline sociologique et notre monde en transformation.